

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Deuxième Partie. — Les Amours du Chevalier.

(Suite.)

XXI. — LE RENDEZ-VOUS.

Le souper ne dura guère plus d'une demi-heure, et attendu la disposition d'esprit de chacun de nos personnages, il fut singulièrement triste.

Aussitôt que les convives eurent quitté la salle à manger, Denis, rempli de vagues appréhensions et d'une mortelle inquiétude, s'enfonça dans le parc, et se dirigea, guidé par l'incertaine clarté de la lune, vers l'endroit désigné par la jeune fille.

Cet endroit était une salle verte (comme on disait à cette époque). Cette salle verte se trouvait à l'extrémité d'une longue et magnifique allée de tilleuls qui formait l'une des longues et magnifiques allées de tilleuls qui formaient l'une des allées du parc. Au centre, sur son piédestal de granit, trônait une blanche statue de Diane chasseresse. Tout alentour, des bancs rustiques semblaient offrir aux promeneurs le repos et la solitude sous les grands arbres.

Denis, arrivé tout haletant au lieu du rendez-vous, se laissa tomber sur un de ces bancs.

Un quart d'heure se passa. Puis un autre encore. Denis commençait à craindre que Marguerite n'eût été retenue au château par quelque circonstance imprévue et impérieuse. Et du fond de son âme il maudissait ce retard qui l'aurait plongé, pour toute la nuit, dans une perplexité désespérée.

Enfin, un pas tout à la fois rapide et hésitant se fit entendre, et la jeune fille apparut à quelque distance. A mesure qu'elle approchait, sa forme blanche et svelte prenait, à travers les ombres de la nuit, l'aspect d'une apparition surnaturelle. On eût dit un de ces génies familiers, hôtes charmants des forêts de la fantastique Allemagne.

Denis se précipita au-devant d'elle.

La jeune fille haletante, épuisée par la fiévreuse rapidité de sa course et tremblante d'émotion, s'appuya sur son bras, sans prononcer une parole, et se laissa guider par lui jusqu'au près du banc rustique dont nous avons déjà parlé.

Au milieu du profond silence de cette nuit étoilée, on entendait distinctement le faible bruit des pulsations réitérées du cœur de Marguerite. Elle appuyait ses deux petites mains contre sa poitrine violemment soulevée, et elle attachait son regard fixe et étrange sur son amant, debout devant elle.

—Marguerite... chère Marguerite... murmura Denis. Mon Dieu qu'avez-vous et que se passet-il donc ?

En entendant le son de la voix de son amant, la jeune fille tressaillit avec une sorte d'effroi.

—Raoul, demanda-t-elle en se levant, Raoul, jures-moi que vous allez me dire la vérité... toute la vérité...

—La vérité... toute la vérité! —répéta Denis. —Mais à quel sujet... à quel propos ?

—Jures-tu ?

—Eh bien, je le jure...

—Sur votre honneur !

—Sur mon honneur !

—Sur la mémoire de votre mère !

—Sur la mémoire de ma mère... Mais, au nom du ciel ! pourquoi me demander cet étrange serment ?

—Ne le devinez-vous pas ?

—Non, certes !

—Eh bien, vous allez tout savoir...

—Parlez vite, je vous en supplie, car vous devez le comprendre, je suis sur des charbons ardents...

—Connaissez-vous cet homme qui, depuis hier, est l'hôte de mon père ?

—Le banquier Van Goët ?

—Lui-même.

—Vous me demandez si je le connais ?

—Oui.

—Je l'ai vu aujourd'hui pour la première fois.

—Ainsi donc, jamais vous ne vous étiez trouvés en face l'un de l'autre ?

—Jamais.

—Ni le jour, ni la nuit ?

Marguerite appuya sur ces trois derniers mots.

—Ni le jour, ni la nuit... —répondit le jeune homme avec un calme admirablement joué, quoiqu'il se sentit au moment de défaillir.

—Et, poursuivit Marguerite, et vous vous appelez bien Raoul-Hector de Navailles ?

—Certes !

—Et vous êtes bien le fils du vicomte Aymer de Navailles ?

—Eh ! s'écria le jeune homme avec une feinte indignation, qui donc a le droit d'en douter ?

—Ah ! murmura Marguerite, avec une expansion délirante, si vous dites la vérité, que le ciel soit béni cent fois...

—Marguerite... Marguerite... —demanda notre héros d'une voix suppliante, —que signifient ces questions étranges, qui me bouleversent et qui me rendent fou... J'entrevois sous mes pas un abîme, mais je ne puis deviner par quel côté il est creusé !... Suis-je ac-

cusé ?... Par qui le suis-je... Que me reproche-t-on ?... Et vous Marguerite, vous qui êtes mon espoir, mon bonheur et ma vie, vous aussi, doutez-vous de moi ?

—Je n'ai jamais douté, Raoul, —répondit la jeune fille avec une indicible tendresse, —si j'avais un doute... un doute réel au fond du cœur, serais-je venue ?... Non, je n'ai pas douté, mais... pardonnez-moi, Raoul... je suis femme... je suis faible... j'ai frémi... j'ai tremblé... j'ai eu peur...

—Frémi !... tremblé !... Pourquoi ? Que craignez-vous ?

—Ah ! Raoul... si vous aviez entendu comme moi...

—Quoi donc ?

—Ce que cet homme disait à mon père...

—Le banquier Van Goët, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Il parlait de vous.

—De moi ?... Mais il ne me connaît pas plus que je ne le connais moi-même...

—Oh ! je vous crois ! Je vous crois, Raoul !

—Enfin, que disait-il... Je vous en supplie, parlez...

—Je n'ose vous répéter ses mensonges et ses calomnies...

—Pourquoi ?

—Parce que vous ne me pardonneriez pas de les avoir écoutées jusqu'au bout...

—C'était donc bien odieux ?

—Oui, bien odieux et bien infâme...

—Cependant, il ne m'accusait point d'être un voleur ou un assassin, je suppose...

—Il vous accusait, d'abord, Raoul, de porter un nom qui n'est pas le vôtre...

Le jeune homme haussa les épaules.

—Et ensuite ? —demanda-t-il.

—Il vous accusait d'être le chef de cette bande d'audacieux malfaiteurs qui ravagent ce pays...

Denis se mit à rire, d'un rire strident et en quelque sorte métallique.

—Et ensuite ?... —fit-il pour la seconde fois.

La jeune fille reprit, —Il vous accusait, enfin, d'avoir voulu l'assassiner, de votre propre main, il y a quelques mois, dans une petite auberge des bords du Rhin.

—Bravo !... s'écria Denis, —bravo !... Ce banquier Van Goët n'est point de mes amis, à ce qu'il paraît !... Tuidieu !... quelle imagination fertile !... Le chevalier de Navailles, voleur de grands chemins !... l'franchement je n'aurais jamais imaginé cela, moi qui vous parle !... Et que répondait votre père à toutes ces belles choses ?

—Il demandait la preuve.

—C'est précisément ce que j'aurais fait à sa place. —Et cette preuve, l'autre, le juif le banquier, trouvait assez embarrassante de la donner, j'imagine ?

—Il la promettait, du moins... Un de ses gens est parti à franc étrier, il y a quelques heures, pour aller chercher à Mannheim ce vieil ami de votre père dont il vous parlait à dîner, et qui, selon lui, affirmera que le véritable Raoul de Navailles n'a point le moindre rapport avec vous.

Denis devint excessivement pâle. Mais la clarté des étoiles était trop faible pour permettre à Marguerite de remarquer cette pâleur.

—Misérable calomniateur !... —s'écria-t-il, —je te confondrai !

—Quant au reste, —reprit la jeune fille, —il se fait fort de vous tendre un piège dans lequel vous tomberez, et qui démontrera, jusqu'à l'évidence, que c'est bien vous qui avez tenté de l'assassiner...

—Toute la honte de cette folle entreprise retombera sur lui !... —répéta Denis.

—Oh ! que vous me rendez heureuse en parlant ainsi !... —murmura Marguerite.

—Jurez-moi de nouveau, ma bien-aimée, —reprit le jeune homme, —jurez-moi que vous n'avez jamais douté... que vous n'avez jamais cru que celui à qui vous avez donné votre cœur fût infâme...

—Jamais, je vous le répète... Ma raison se troublait... par instants, mon épouvante allait jusqu'au délire, mais j'étais sûre de vous !...

—Oh ! merci !... merci cent fois !

Et Denis, saisissant entre les siennes les deux blanches mains de Marguerite, les couvrit de baisers...

Pendant quelques secondes, la jeune fille s'abandonna à une muette extase. Mais tout à coup, elle jeta un cri perçant.

Denis, de son côté, ne put s'empêcher de tressaillir et de mettre la main sur la garde de son épée.

Un bruissement sourd de branches froissées et de feuillages agités venait de se faire autour d'eux. Soudain, plusieurs troncs d'arbres semblèrent se dédoubler, et des formes humaines tranchèrent sur l'obscurité et enveloppèrent les deux jeunes gens dans un cercle vivant.

—Nous sommes perdus ! —murmura Marguerite à demi évanouie, en cherchant un refuge dans les bras de Denis.

Ce dernier tira son épée.

—Arrière ! —s'écria-t-il, —arrière, qui que vous soyez ! Le premier qui s'approche est mort !

Mais la pointe menaçante de son arme se baissa aussitôt. Une voix bien connue venait de murmurer à son oreille : —Silence, capitaine !... je vous salue !... C'est moi !... Roncevaux !...

XXII. — RONCEVAUX.

—Silence, capitaine ! je vous salue ! —venait de murmurer une voix bien connue à l'oreille de notre héros.

Denis, avec cette rapidité d'intuition dont il était amplement doué, comprit à l'instant même qu'il était en effet sauvé, et sauvé par un hasard si étrange et si inexplicable qu'il semblait, en vérité, tenir du miracle.

—Ah ! — pensa-t-il avec un vif mouvement de joie, —décidément mon étoile brille toujours là-haut, et, plus que jamais, le diable me protège !...

Et, en même temps, il dit tout bas à Roncevaux, en lui désignant Marguerite : —Donne l'ordre de baïllonner cette jeune fille, mais doucement, sans lui faire le moindre mal et seulement pour l'empêcher d'appeler à l'aide ; je vais me jeter au-devant d'elle comme pour la défendre. Empare-toi de moi, qu'on me lie les pieds et les mains, et, qu'à ses yeux je paraisse ne céder qu'au nombre et à la violence, après une résistance désespérée...

—Compris, capitaine ! —répondit Roncevaux, qui, pour exécuter les ordres de Denis, se dirigea vers Marguerite qui se tordait les mains et répétait :

—Nous sommes perdus !...

Tout ce qui précède s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire.

Roncevaux saisit à l'improviste les deux bras de la jeune fille, et avec l'adresse d'un homme habitué à ces sortes d'opérations, il les lui attacha le long du corps avec un mouchoir de soie.

—A moi, Raoul !... à moi !... —cria Marguerite, au comble de l'épouvante et du désespoir.

A cet appel, Denis s'élança l'épée haute et fondit sur Roncevaux, comme l'aigle fond sur sa proie.

Pendant deux ou trois secondes les lames des épées se heurtèrent avec violence et des étincelles jaillirent à travers les ténèbres.

Mais Roncevaux avait échangé avec ses hommes quelques mots dans un langage étrange, incompréhensible pour Marguerite.

Deux ou trois bandits entourèrent le jeune homme. On lui arracha son épée. Il fut jeté à terre, garrotté et baïllonné.

Ceci fait, Roncevaux revint à Marguerite.

—Allons, ma belle enfant, —lui dit-il, —vous voyez que vous n'avez plus de défenseur, soumettez-vous donc sans résistance, et n'ayez pas peur, car aucun péril ne vous menace.

Et, comme la jeune fille continuait à pousser des cris inarticulés, Roncevaux lui passa un autre mouchoir autour du visage et le lui assujétit sur la bouche assez solidement pour la faire réduire au silence d'une manière absolue. Ensuite il l'enleva comme une plume, il franchit les clôtures du parc, toujours chargé de son léger fardeau, et après avoir fait une centaine de pas environ, il se trouva dans un petit bois.

Plusieurs chevaux étaient attachés aux troncs des jeunes arbres.

Denis, dont on avait délié les jambes, arriva en même temps que Roncevaux.

—A cheval ! —dit ce dernier, —et que les prisonniers ne puissent s'échapper, vous m'en répondez sur votre tête !

Un des hommes prit Marguerite en croupe et l'assujétit à lui, au moyen d'une épaisse et solide ceinture de cuir.

Denis s'élança derrière Roncevaux.

La cavalcade se mit en marche, au galop, mais à travers champs, afin que le bruit du sabot des chevaux ne pût trahir le passage des bandits en frappant le terrain solide et durci de la grande route.

Roncevaux occupait d'abord la tête de la colonne.

Mais peu à peu il ralentit l'allure de son cheval, qui finit par se trouver le dernier.

—Maintenant, capitaine, —dit-il à Denis, —si vous le voulez, cautions...

—Oui, certes, je le veux, car j'ai bien des choses à te demander. Mais d'abord, où allons-nous ?

—C'est à vous de décider cela, capitaine... Maintenant que vous voilà revenu à la tête des chevaliers du poignard, je remets en vos mains l'autorité suprême... Je crois, cependant, que le mieux et le plus prudent serait de regagner Falkenhorst.

—Soit, allons à Falkenhorst.

—C'est, comme vous voyez, la direction que j'avais fait prendre à mes hommes, il n'y a qu'à les laisser marcher...

—Et maintenant, explique-moi...

—Comment il se fait que nous nous soyons trouvés là, tout à l'heure, à point nommé, n'est-ce pas, capitaine ? —interrompit Roncevaux.

—Justement.

—Vous ne devez guère le comprendre, en effet.

—Non, et cette rencontre, je l'avoue, me paraît venir du miracle !...

—Beaucoup moins que vous ne le pensez.

—Comment ?

—C'est toute une histoire, mais elle est courte et je vais vous la conter...

—Je te promets un auditeur attentif.

—Figures-vous, —commença Roncevaux, —que, depuis votre départ de Falkenhorst, un mauvais génie semblait prendre à tâche de faire échouer toutes mes entreprises. Rien ne nous réussissait, notre étoile avait si bien pâli, qu'on eût dit que vous l'aviez emportée avec

vous... Bref, un découragement profond s'empara de nos camarades, et je voyais avec épouvante approcher le moment où l'association des chevaliers du poignard serait forcément dissoute et où les audacieux aventuriers qui la composent se verraient réduits à chercher fortune chacun de leur côté, on a se faire honnêtes gens...

—Ce qui eût été triste !... —murmura Denis.

—Désespérant ! —appuya Roncevaux.

Puis, après une pause, il reprit : —Pour éviter, autant que cela pouvait dépendre de moi, d'arriver à ces extrêmes funestes, je résolus de donner des distractions à ma troupe, et je la conduisis, à droite et à gauche, à des expéditions hasardeuses et sans résultat...

—C'est bien là ce que m'avait dit Guillaume Euricht... —interrompit Denis.

—Quoi ! — s'écria Roncevaux, —vous l'avez vu ?

—Oui.

—Quand ?

—Hier.

—Où ?

—A Falkenhorst, pardieu !...

—Ah bah ! vous êtes donc allé à Falkenhorst, capitaine ?...

—J'en arrive.

—Et qu'y veniez-vous faire ?

—Te voir, mon brave Roncevaux, et te mettre au courant de mes projets d'avenir, dans lesquels je te donnais une grande place...

On sait que Denis ne mentait pas tout à fait en parlant ainsi. Nous avons dit plus haut que son intention bien arrêtée était, aussitôt après son mariage avec Marguerite, de ne rien négliger pour faire pendre Roncevaux.

Le lieutenant ne le comprit point de cette façon. Il serra avec effusion la main de son capitaine, et il reprit : —Le hasard nous amena il y a de cela huit jours, dans les environs du château de Kergen. Je fis prendre des renseignements sur les habitants de ce château, et je sus qu'un jeune gentilhomme français était sur le point d'épouser une des filles du baron ; on ajoutait que cette même jeune fille aurait été dévorée par une bête farouche au sommet du mont Estlier sans le courage et le sang-froid du gentilhomme français... Ce détail me mit sur la voie. En me rappelant votre aventure du loup, des jeunes filles et de la chaise de poste, je me dis que ce gentilhomme pourrait fort bien n'être autre que notre capitaine. Je me fis faire son portrait ; il y avait identité entre son signalement et le vôtre. Mes soupçons se confirmèrent de plus en plus ; cependant je n'avais encore aucune certitude, et je ne voulais point risquer, en me présentant au château ou en vous faisant demander, de compromettre des plans que je ne connaissais pas... Sur ces entrefaites, on nous affirma que, dans une maisonnette fort isolée, vivait seul avec sa fille un vieil avaré coussu d'or, ex-intendant du baron de Kergen. Voici qui va nous occuper pendant quelques instants, pensai-je, et la nuit suivante...

—Je sais, je sais, —interrompit vivement Denis, —dans ce vol et dans cet incendie si bien combinés, dans ces précautions prises de main de maître pour faire disparaître les traces et dérouter les recherches, j'avais reconnu le génie de Roncevaux !...

Le lieutenant salua.

—Seulement, reprit Denis Poulaillet, —si vous étiez restés cinq minutes de plus sur le théâtre de cet exploit, je me serais vu forcé de faire le coup de pistolet contre vous...

—Ah bah ! et pourquoi donc ?

—Parce que l'alarme fut donnée presque immédiatement au château de Kergen, et que nous accourrâmes aussitôt, le baron et moi, à la tête d'un escadron de laquais parfaitement armés.

—Diable ! — fit Roncevaux, — je vois que nous l'avons échappé belle !...

—Continuez.

XXIII. — UN PAS EN ARRIÈRE.

—Cette fois encore, —poursuivit le lieutenant, —nous n'avions pas de chance ! Tuer un homme et brûler une maison sans résultat, à quoi bon ?... Si ce n'est pourtant à s'entretenir la main...

—Est-ce à dire que les renseignements qu'on vous avait donnés étaient faux ?

—Parfaitement faux.

—Ainsi, vous n'avez rien trouvé ?

—Quelques misérables écus rognés, voilà tout, le jeu n'en valait pas la chandelle, comme dit le proverbe. Nous regagnâmes une fort jolie grotte que nous avions découverte dans la forêt, à une lieue de Kergen, et nous attendîmes.

« Deux ou trois jours se passèrent sans rien amener. Hier matin, un homme de la bande, qui, déguisé en paysan, nous servait d'éclaircur ou d'espion, comme vous voudrez, nous apprit que le banquier du baron venait d'arriver au château. Ce banquier était Van Goët, notre homme de l'auberge du Faucon blanc !

« Je me dis aussitôt que, si mes conjectures ne m'induisaient point en erreur, si vous étiez en effet le gentilhomme français fiancé à la fille de M. de Kergen, la présence de ce juif maudit, qui pouvait vous reconnaître, devait porter un rude coup à vos espérances et même compromettre votre sûreté. En conséquence, j'organisai une surveillance occulte dans les alentours du château.

(A continuer.)